

Morose foncé

© 2007, Publi-Libris SA.

Photographie : Pierre-Michel Delessert

ISBN 978294025490

Tous droits réservés pour tous pays.

Toute reproduction même partielle est interdite.

Imprimé en Suisse.

www.publi-libris.com

Daniel Fazan

Morose foncé

roman

PUBLI•LIBRIS

La trahison est l'arme ultime des victimes.

Paolo K.

Prologue

J'ai connu Monsieur D. alors qu'il était notre client, et le hasard de la vie en a fait mon patron. Mon nouveau rôle professionnel remonte à près de deux ans.

J'étais depuis une décennie concierge d'un grand hôtel. J'y avais remarqué et connu des êtres bien particuliers. Mais cet homme, longtemps plus mythique que réel, et dont je savais si peu, m'intriguait. Confiné dans sa suite du huitième, il n'en sortait que rarement et je ne savais sa présence en nos murs qu'au son de sa voix au téléphone. Ses propos brefs et comptés, souvent coupants, me donnaient la sensation d'une guillotine telle que je l'imagine. À chaque appel, ses demandes étaient urgentes comme si le feu envahissait son étage. Quand je l'ai vu pour la première fois, son visage m'a subjugué.

Une verrue sur le nez ternissait à peine le rayonnement de son regard dur et bleu, d'un magnétisme triste, sporadiquement éclairé d'une lueur d'intelligence aiguisée. J'y ai perçu immédiatement cette aigreur contenue depuis longtemps chez les êtres qui ne se sont jamais sentis aimés. Par un rictus ressemblant à un sourire qui ne s'avoue pas, il m'a signalé – me sembla-t-il – que ma déférence lui convenait. Ses joues de cinquantenaire, trop pleines et roses, lui donnaient un air de chérubin fatigué, alliant à la fois la santé trop démonstrative et l'antique patine de ces angelots baroques qui, dans les campagnes de mon pays d'origine, se décollent des fresques des églises. Couronné d'une calvitie parfumée en guise d'auréole, l'homme, toujours vêtu de gris, agitait des mains grossières de forme, mais propres comme si elles n'avaient jamais rien touché d'autre durant des mois que les draps d'un lit d'hôpital. J'ignorais – et de loin – quelle était l'extraordinaire notoriété de son nom et de son talent. J'ignorais aussi la dimension de son impénétrable mystère de manipulateur.

J'étais alors à mille lieues d'imaginer la fascination qu'il allait exercer sur moi.

J'ouvre son carnet rouge, page après page, avec le sentiment de transgresser un interdit et ce, au péril de ma vie. Je sais que j'ai désormais trahi Monsieur D. en permettant à ce carnet d'exister entre vos mains de lecteur. Oui, j'ai trahi. Mais je ne trahis que les méchants.

L'histoire de Monsieur D. est une parabole de notre temps.

Par souci de clarté envers son journal, tout au long de son monologue intime, je témoignerai aussi – en italiques – des derniers propos, commentés de ma plume, que m'a tenus Monsieur D. l'après-midi où nous nous vîmes pour la dernière fois, peu avant qu'il ne disparaisse, sinon de ma mémoire, du moins de notre monde.

Paolo K.

9 mai 200...

On me dit bougon. Je le suis. Quand il le faut et, parfois, pour marquer ma différence.

J'avais peu d'amis, je n'ai plus que des ennemis.

Mon succès au Japon les a rendus fous, de rage et d'envie.

Pour une fois, je souris. Intérieurement.

– Savez-vous, Paolo, que ma vie est un roman et qu'il m'est bientôt impossible de discerner le faux du vrai? Que, de mes aveux ou de mes mensonges, je finirai par ne rien reconnaître?

Il paraît, ce dernier jour, quelques années après avoir entamé ce journal, dans

son kimono gris bordé de blanc. Encore grossi et fat, trop certain d'avoir joué des tours pendables au monde entier, il affichait la délicieuse sensation du gourmet plus étonné qu'il ne l'avait prévu par la saveur d'un mets. Le palace, mon ancienne maison, lui avait tout accordé, s'était plié à l'entier de ses désirs et Monsieur D. était fier de ses minuscules victoires, comme il l'était des plus évidentes. Ses pieds, à peine bouffis, frottaient avec nervosité les tapis de soie qu'il avait acquis et imposés à la direction pour personnaliser son décor. J'ai appris l'origine de ses souffrances ; elles font le lamento implicite de son discours. J'en comprends, en partie, leur fondement et lui pardonne.

Trente années de batailles, de plaintes, de procès, six lustres de mépris ou d'indifférence des autorités culturelles. Des années de dettes, de sommations de payer, de cervelas au bout de la table. Rongée d'angoisse, Mara a bien failli en crever.

Le succès de mon œuvre, enfin, éclabousse les médiocres de ce pays.

J'ai attendu cette heure depuis ma naissance, depuis le déni de mon innocence, depuis toujours. J'y ai cru, alors qu'ils en doutaient. Je me suis accroché avec la conviction d'un rapace affamé, alors que je percevais leur incompréhension masquée de sucre à propos de mon travail.

Le chèque est arrivé ce matin à ma banque. Énorme. Une guirlande de zéros derrière un chiffre. Mon salut, et celui de Mara.

Le bruit de ma reconnaissance à l'étranger a été perçu depuis quelques semaines dans les rédactions locales. Les quelques critiques qui m'avaient bouté le feu quand ils ne m'avaient pas ignoré, n'ont pas réagi. Je serai patient. Ils viendront, gluants et dubitatifs. J'adopterai l'attitude que j'ai toujours eue à leur égard : la distance. Je me méfiais d'eux, ou en avais-je peur ? Aujourd'hui, dans ma jubilation, il m'est impossible de savoir. Qu'importe, ils ne visiteront toujours pas mes ateliers, pas plus qu'ils ne fouilleront ma pensée. Je les tiendrai sous ma coupe, sans ménagement, usant de ce même langage énigmatique qu'ils cultivent avec obstination dans leurs textes, d'ailleurs illisibles. Désormais, je suis prêt à leur rendre coup pour coup.

Dès ce jour, je tiendrai méticuleusement le carnet rouge de mon âme, ce recueil de mes bonheurs et de mes secrets.

– Ce carnet ne doit jamais paraître, Paolo... Vous en êtes l'unique témoin, l'unique gardien. Vous le lirez demain, avant d'y bouter le feu.

Il me serait insupportable de le savoir lu par quiconque, autre que vous-même...

Doit-on toujours se justifier, clamer une innocence que l'on ne pressent jamais aussi pure qu'on le souhaiterait? Oui, moi Paolo K., je suis coupable de parjure. L'aveu m'est difficile. Mon éducation stricte a étouffé cet élan de dire limpidement ce que je perçois. Enfant, je devais, partout et en toutes circonstances, contenir mes émotions et cacher le moindre signe d'opinion personnelle et, davantage encore, de rébellion. L'aristocratie est ainsi : plus hypocrite que fastueuse, plus retorse que vertueuse. Monsieur D. m'a poussé dans mes plus fragiles retranchements. Il a douté de mon

intégrité, presque autant que j'en doute moi-même maintenant. Obéir... fut le verbe que j'ai le plus souvent entendu conjuguer : Miss Clara, ma préceptrice, n'avait que ce mot aux lèvres. Ma conscience en souffre un peu – même trop – aujourd'hui. Monsieur D. m'a questionné de ses yeux durs, de ses paroles toujours ambiguës. Souvent, leur sens est à ce point double que je ne puis choisir que la version qui me paraît, peut-être, la moins blessante, pour moi et pour lui.

11 mai 200...

Notre trace, nos intentions sont à consigner, il le faut, pour que je n'oublie pas.

Je tiendrai ce journal à la couverture rouge sang, quoi qu'il arrive...

Nous avons le souhait d'une maison simple, loin de tout. Un havre qui nous aurait permis à tous deux d'approfondir notre œuvre personnelle, un lieu à notre image, sans prétention. La vie fut pour une fois généreuse et nous rencontrâmes notre rêve. Une vieille

femme laissait une bâtisse de pâturage sans héritiers. Non loin de la plaine, juste au-dessus de la forêt, elle regarde le monde, forte encore de son allure d'un siècle, rafistolée de brique, de broc et de bois. Son toit, écaillé de tuiles versicolores, souffrait d'une « scoliose » faîtière. Elle nous séduisit comme une aguicheuse de campagne; elle ne l'était heureusement que pour nous. Nous n'avions pas un rond et l'avons acquise après maintes péripéties. Les dettes ont entamé leur spirale et notre habitude de nous en accommoder suivit le même chemin. Nous avons cerné le périmètre de charmilles et d'arbrisseaux qui, au fil des ans, nous ont définitivement cachés aux yeux du monde. Le paysan, dont les terres jouxtent la propriété, nous provoqua et nous eûmes avec lui des mots, puis des lettres. « Alors! On se la coule douce? » me dit-il un jour vers midi, alors que nous avions travaillé toute la nuit et que nous ouvrons nos volets dont les grincements avaient attiré son attention. Son cigare éteint pendait à ses lèvres, au centre de sa face de lune éclairée d'une expression qui se voulait futée. Que lui répondre? Expliquer que notre vie ne consiste pas à se lever tôt pour pétrir des pis? Que l'existence ne nous est pas chronométrée par un horaire de laiterie, pas plus qu'elle ne nous impose un ciel à observer à

chaque heure pour qu'il ne mouille les foins? Ce rubicond nous nargue encore dans ses bleus maculés des excréments de ses bêtes, il jauge encore nos arbres comme si l'exotisme de nos peupliers n'avait pas à faire ombrage à ses prés. Nous ne lui avons plus adressé la parole. À quoi bon? Il est notre unique voisin. Et nous nous en passerions bien. Quand ce personnage balourd nous toise du haut de son tracteur, nous mesurons l'incroyable monde qui nous sépare. Nous vivons pour l'Art. Et lui, pour quoi vit-il?

Léa n'a pas mangé ce soir... Le fait-elle contre nous? Ou contre elle?

J'ai rencontré un soir Léa, la fille de Mara. J'ignorais alors qui elle pût bien être, mais son comportement expansif me la fit remarquer et ainsi, par coïncidence, me fit conserver son image dans ma mémoire. La jeune femme traînait en ville dans un quartier mal fréquenté, flanquée de compagnons tatoués et sales. Elle emmenait sa bande, hirsute ou rasée, en cheffe-éclairieuse expérimentée, la face peinte dépassant d'une bonne hauteur les insectes dont elle semblait

la reine. Elle se dit « visagiste-relookeuse » ; elle en est l'affiche vivante. Sa maigreur de héron lui donne une élégance qui peut se permettre tous les excès vestimentaires. Ce soir-là, sa gaieté bruyante contrastait avec l'attitude boudeuse qu'elle affichait lorsque Monsieur D. me la présenta il y a quelques mois.

La fleur avait flétri. Peut-être n'était-ce pas son jour de forme.

Mes premières œuvres – j'avais la vingtaine – ont interloqué la critique, le rare public qui les découvrait était mal à l'aise. Il y a plus de trente ans, ma provocation semblait indisposer.

Aujourd'hui, à ma manière, je m'attache à séduire – pas plus tard que ce matin, j'y parvenais au téléphone en vendant une série de toiles dont je n'étais pas même convaincu – j'ai atteint le but que je m'étais fixé : faire remarquer ma démarche et ma colère d'être dans ce monde qui me parut si tôt hostile. Implicitement, mon art était imprégné d'un sentiment de rejet ; ma mère, qui en est l'artisane et qui, en ce temps-là, n'y a évidemment vu que du feu, détestait

mon travail. Fallait-il que je m'en étonne? Mes toiles de plus d'un mètre carré, dans des gammes de couleur fluo, lézardées de noir, décrivaient symboliquement la violence des rapports humains. Le galeriste se félicitait pourtant des réactions de sa coterie d'amis, amateurs d'art contemporain. L'homme onctueux, mais presque savoureux à son insu par tant de maladresse, regrettait les rares échos de la presse sur mon travail. Il salua mon intransigeance, tenta de me rassurer, me promit son soutien. Au moment des comptes, nous nous fâchâmes pour longtemps, autant dire pour toujours. Au vu des chiffres et des mots transmis par lui à la presse, il m'avait volé, il m'avait trahi.

Depuis, je jurai que le monde de l'Art me reconnaîtrait un jour comme un de ses représentants majeurs. Ce n'était pas acquis d'avance, mais j'y jetais toutes mes forces, ma volonté farouche de gagnant et mon désir de réussite.

– Paolo K., ne croyez pas, mon ami, que la vulgarité des êtres m'a écœuré. Elle m'a stimulé, éperonné. Vous êtes de ceux qui, sans vous trahir vous-même, m'ont confirmé qu'un individu ordinaire parvient à muer.

Il transforme son image sociale par ses acquisitions d'œuvres d'art...

J'ai pu voir dans un garage quelques-unes des premières œuvres de Monsieur D., sauvées de trente années d'oubli. La force de la colère y surgit encore au travers de la poussière que les décennies ont déposée sans respect. À mi-chemin entre figuratif et abstrait, les toiles sont de haute tenue. Je ne comprends pas pourquoi Monsieur D. n'a pas séduit en grand nombre les amateurs de l'époque. N'a-t-il pas saisi sa chance quand elle s'est présentée? Ou son inspiration était-elle trop visionnaire? Sa susceptibilité lui a-t-elle joué son premier mauvais tour, réveillant ainsi l'attitude agressive qu'il a développée depuis? La réponse est dans ce carnet rouge.

Depuis, son inspiration de peintre a évolué, s'est enrichie, et sa production actuelle est bien davantage en phase avec notre temps. Elle s'est calquée sur les attentes d'un public grégaire. Comme si Monsieur D. avait passé de la révolte à l'obéissance, ce mot qui m'obsède moi-même.